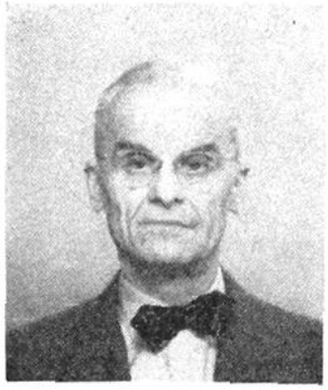
NECROLOGIE



IN MEMORIAM

Jean MONTEL (1914)

Le 6 novembre s'éteignait à Nyons, après 2 mois de souffrances courageusement endurées, notre camarade Jean MONTEL.

Né le 3 juin 1895 à Lyon, aîné des garçons d'une famille de 10 enfants, il entreprit ses études secondaires puis entra à l'Ecole de la Salle. Il se présenta ensuite à l'Ecole Centrale lyonnaise où il fut reçu en 1911.

C'est à l'Ecole qu'il commença à donner sa mesure. Il y accomplit brillamment ses 3 années d'études en surclassant tous ses camarades. Il en sortit en juillet 1914 Major de la promotion et titulaire de la Médaille d'Or.

Dès sa sortie, et en attendant son appel pour l'armée, déjà lancée dans la grande tourmente, Jean Montel entra dans l'usine de son père, spécialisée dans la construction du matériel pour l'industrie textile. Il en prit rapidement la direction.

Il fut mobilisé en 1915 au 22e Régiment d'Infanterie où il accomplit son devoir militaire dans la modestie et l'honneur. Rappelé ultérieurement par l'Inspection des Forges, il fut affecté à son usine dont il reprit la direction pour les fabrications d'armement.

Esprit brillant, original, chercheur infatigable inventeur — en un mot ingénieur dans toute l'acceptation du terme, plus qu'homme d'affaires — Jean Montel se consacra au matériel textile où il fit preuve d'une connaissance et d'une technicité exceptionnelles.

Dans ce domaine il excellait ; il aimait notamment étudier des machines spéciales, voire même des prototypes utilisés pour l'ennoblissement des tissus dans les usines d'apprêt. Aucun problème ne lui était étranger. Toutes ces machines, dont certaines sont très compliquées dans leur cinématique qui exige une grande précision, étaient étudiées très scrupuleusement, puis conçues et réalisées de main de maître par Montel avec le plus grand soin.

De nombreux exemplaires de ces machines sont d'ailleurs en service dans des firmes très importantes de la région du Rhône et de la Loire.

Mais Jean Montel avait son « violon d'Ingres », une véritable passion — qu'il transmet à sa femme — et qui constitua pour lui un puissant dérivatif à ses soucis d'affaires et autres. Cette passion était la montagne, et surtout la haute montagne à ski, génératrice des plus nobles efforts de l'homme et école de courage et d'émulation, bien à l'image de notre camarade.

De 1949 à 1952, il fut président de la section lyonnaise du Club alpin français. Il s'y dépensa sans compter et fit de nombreuses excursions et expéditions, presque toujours accompagné de Mme Montel. M. Letort, qui était président du Club alpin au moment où notre camarade était président de la Section lyonnaise, disait de lui :

« Le passage du président Montel à la tête de la Section lyonnaise a donné à celle-ci une impulsion qu'elle n'avait jamais connue auparavant.

« Les camps de montagne obtiennent un succès immense et des résultats jamais renouvelés depuis. Un élan nouveau est donné à la Section, où avec sa fougue le président Montel soutient les jeunes, leurs activités et leurs espoirs. Son ardeur, son opiniâtreté et sa conviction concourent à faire aboutir les projets même les plus audacieux. »

(3e expédition française à l'Himalaya où devaient disparaître deux de ses meilleurs amis.)

Il fut en outre membre du Comité central de Direction à Paris et membre du Comité national de l'Himalaya.

La médaille d'argent de l'Education physique et des Sports, puis la grande médaille d'or du Club alpin français vinrent récompenser son dynamisme et son dévouement à l'instruction des jeunes.

Mais — alors que rien ne le laissait prévoir — le 31 décembre 1959, Jean Montel fut brutalement frappé d'une hémiplégie gauche qui — du jour au lendemain — l'obligea à cesser pratiquement toute activité. Il réagit avec rapidité et avec son courage habituel : il liquida ses affaires, quitta Lyon et vint s'installer dans le site romantique et un peu austère de Nyons.

Sa villa « San Vigilio », entourée de la grisaille des olivers, campée dans le cirque des montagnes et dominant Nyons, n'était-elle pas le hâvre idéal pour ce voyageur fatigué descendu des hautes cimes ?

C'est là que, cloué à la chambre, Jean Montel, entouré des soins vigilants et admirables de Mme Montel, vécut ses dernières années. Les camarades qui l'ont approché dans sa retraite constataient combien, malgré sa diminution physique, sa lumineuse intelligence s'était maintenue intacte et sans défaillance. Le mathématicien qu'il était s'était partiellement mué en poète. Il aimait rimer à ses heures. Il avait baptisé ses créations des « mille-pattes »... Elles étaient charmantes : exprimées de vers libres pleins de poésie et d'humour. Il les récitait avec toute l'originalité qui lui était familière.

Avant tout, Jean Montel avait une fidélité touchante pour sa promotion et ses camarades. Les visites qu'on lui faisait lui causaient un plaisir immense et durable en adoucissant ses souffrances qu'il supportait avec un courage et une élévation de pensée que l'on ne rencontre que chez les grandes âmes.

Mais le mal inexorable poursuivait son œuvre... Après une succession de rechutes et miné par sa lutte contre la maladie, Jean Montel avec une grande résignation chrétienne s'éteignit le 6 novembre 1964, en pleine connaissance, entouré de sa femme et de ses enfants.

A Mme Montel, à ses enfants encore écrasés sous le poids de leur grande douleur, la promotion 1914 tient à affirmer la grande part qu'elle prend dans la disparition de Jean Montel, homme de cœur, animé des plus hautes vertus et modèle des « camarades ».